



LA MISSION DE KIBOCHO (PAGE 430). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

VOYAGE AU KILIMA NDJARO¹.

PAR M. JOSEPH CHANEL.

V

Réception chez Sina. — Les Massai. — Retour à la côte. — Bagamoyo.



TYPE MASSAI. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

VENDREDI 14 septembre. — A sept heures du matin, nous disons au revoir au P. Gommenginger. Accompagné de trois hommes, il retourne à Kilema, tandis que nous nous dirigeons sur Kibocho.

Nous descendons rapidement. Ici, les arbres paraissent plus grands, plus chargés de parasites que sur le versant de Kilema; la forêt, humide et froide, semble plus sombre, plus majestueuse encore.

De vastes clairières aux grandes herbes profondément sillonnées par les éléphants jettent des taches de clarté dans la demi-obscurité du sous-bois et parfois le regard, s'échappant par ces trouées, caresse en passant les cimes séculaires, pour aller se perdre au loin dans le pori.

En maints endroits, le sentier est obstrué par des arbres tombés les uns sur les autres et dont les troncs réunis par un inextricable réseau de lianes forment de véritables barricades qu'il faut escalader.

Nous voici sur un éperon élevé d'où la vue s'étend libre et magnifique sur la masse sombre de la forêt de Kahé et les vastes plaines d'Arucha; c'est à regret que nous détachons nos regards de ce merveilleux panorama, si grandiose dans sa simplicité.

L'Ourou, que nous traversons, est un pays très accidenté, fertile et riche. Malheureusement il a pour voisin Sina, le sultan le moins scrupuleux et le plus puissant de la montagne.

Pendant de longues années cette malheureuse province fut mise en coupe réglée par ce tyran. Ses troupes tombaient à l'improviste sur les

Qua-Ourou, gens pacifiques, pillaient et saccageaient tout, massacrant ceux qui tentaient la moindre résistance, emmenant les autres comme esclaves. Ces derniers étaient vendus aux Arabes contre de la poudre et des fusils ou contre tout autre objet convoité par Sina.

Il fallut peu d'années pour faire de l'Ourou un désert, ceux qui avaient fui redoutant de revenir chez eux.

Nous filons par des sentiers tortueux, suivant parfois les larges et récents sillons laissés par les éléphants au travers des bananeraies, descendant des ravins presque à pic, obligés de nous arrêter de temps en temps pour permettre à la caravane qui s'égrène de se rassembler. La marche devient éreintante. Successivement

1. *Suite. Voyez p. 385, 397, 409, 421.*

Le Tour du Monde, vol. 16, 1899
N 55 part 2 1899

jeté à l'air v. a. p. 305

dessins de couleur. Attaché autour du cou, ce vêtement tombe jusqu'aux pieds chaussés de sandales, laissant le devant du corps complètement à découvert. Une épaisse collerette faite de plumes de vautour fendues dans leur longueur — ce qui, les rendant plus flexibles, leur permet d'onduler au moindre mouvement — recouvre en partie ses épaules. Mollets et chevilles sont ornés de queues de colombe et, répandue sur tout le corps, une épaisse couche de beurre mélangé de terre rouge exhale une odeur suffisante à elle seule pour renverser des ennemis moins malpropres que ceux qu'il pille ordinairement.

Chez les Massaï la jeune fille se charge elle-même de trouver un mari et, après quelque temps passé dans le kraal des El Moran, elle peut le choisir en toute connaissance de cause. Les deux jeunes gens étant d'accord le futur va trouver le père de la jeune fille et lui dit simplement : « J'épouse ta fille ». Cette déclaration est accompagnée de la remise au père du prix de son enfant, soit : deux bœufs, un couple de chèvres, trois vases pleins de miel et trois paquets de fil de fer. Il n'y a pas d'autre cérémonie. Cependant, lorsqu'il s'agit du mariage de la fille d'un chef, il y a fête et même orgie.

Le Massaï ne se marie guère avant l'âge de vingt-cinq ans, lorsqu'il commence à s'assagir un peu.

Il est polygame et sera d'autant plus riche qu'il aura plus de femmes, celles-ci étant un peu considérées à l'égal du troupeau. Possesseur en moyenne de cinq ou six épouses, son principal objectif est d'avoir le plus de garçons possible. La considération dont il jouit augmente avec le nombre de volcurs de bestiaux qu'il donne à la tribu et sa richesse suit la même progression, le butin fait par les enfants appartenant au père.

Lorsque le Massaï devenu père de famille a pris de l'âge, il change du tout au tout. Le guerrier fougueux et irascible fait place à un homme de sens rassis, sociable, se servant de son autorité pour protéger contre la jeunesse impétueuse traitants et caravanes. Il passe de longues journées à chiquer, à boire de l'hydromel, tout en causant, et sa conversation dénote une intelligence de beaucoup supérieure à celle du nègre.

En cas de maladie, les Massaï consultent les sorciers. *El Oiboni*, mot qui signifie à la fois sorcier et chef, le chef étant généralement le grand sorcier de la tribu. Sa pratique médicale se borne à l'emploi des simples et surtout de diverses écorces d'arbres reconnues très bonnes pour la cicatrisation des blessures : aussi le mot massaï *Ol Djaini* désigne-t-il tout à la fois un arbre et un remède.

Quand un malade est à l'agonie, surtout si c'est le père ou la mère, toute la famille se réunit. Les soins qu'on prodigue au mourant consistent surtout à l'enduire de graisse et de beurre de la tête aux pieds.

La mort, comme la naissance, souille la case ; dans ce cas ce n'est plus avec le sang d'une chèvre, mais avec la matière retirée de l'estomac d'un bœuf tué à cet effet qu'on la purifie.

Le corps du père de famille et celui de la femme préférée sont ensevelis au ras du sol dans le pori, en dehors du kraal. Pour les autres femmes, les vieillards, les guerriers, leur dépouille est assise dans une légère



JEUNES FILLES TCHAGA EN COSTUME DE CIRCONCISION. — DESSIN D'OULEVAY

excavation creusée au pied d'un arbre et recouverte de branchages, de feuilles et de gazon vert. Les hyènes, les vautours, les marabouts se chargent de leur donner une sépulture, ainsi qu'aux enfants qu'on jette tout simplement dans la brousse.

Samedi 22 septembre. — A en croire les jeunes Massaï qui accompagnent les Pères, nous avons failli être massacrés. Pendant le déjeuner d'avant-hier, alors qu'un triple rang de guerriers entourait notre table, la question fut fortement discutée entre eux. La crainte inspirée par l'appareil photographique et les paroles d'un vieux chef dont nous avons soigné le fils,

surent les ramener heureusement à de meilleurs sentiments. Après une halte, à midi, sur les bords du Ouérou-Ouérou, nous entrons dans la forêt de Matchamé où des traces d'éléphants toutes fraîches croisent le sentier. Le soir nous couchons à la Mission de Kibocho, et le lendemain, disant adieu à nos aimables hôtes, nous rentrons à Kilema par la route dite « d'en haut ». A Kilema, nous apprenons que deux Allemands, dont le



GORGE DE QUÉROC-QUÉROC. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

docteur Lent, viennent d'être assassinés, il y a trois jours, dans le district de l'Ouseri que l'on croyait complètement pacifié. Dès le lendemain, la nouvelle était connue au fort de Motchi, et les Allemands, accompagnés d'un grand nombre de Tehaga de Motchi, de Kilema et de Marangu, avides de pillage, étaient partis pour châtier les gens de l'Ouseri.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que, le lundi 1^{er} octobre, nous prenons congé de nos excellents hôtes de Kilema. Il fait nuit noire quand nous arrivons dans la forêt de Taveta.

Le lendemain, vers quatre heures du soir, la caravane s'arrête et les hommes posent leurs charges par terre ; devant nous un rhinocéros broute, allant à petits pas. N'ayant pas encore pu réussir à tuer sur place un de ces animaux, je m'étais promis de mettre le bout du canon de mon fusil dans l'oreille du premier que je verrais, s'il voulait bien se laisser approcher. L'occasion semble favorable. Bien que le terrain soit très découvert, celui-ci ne nous a pas encore vus ; j'ai le vent pour moi et j'arrive à l'approcher à moins de dix pas. Je croyais déjà pouvoir mettre mon projet à exécution quand l'animal se tournant légèrement m'aperçoit et part au trot. Une balle de calibre 8 dans l'arrière-train, tirée à cette courte distance, lui donne une telle poussée qu'il tombe à genoux. En se relevant il me présente très obliquement l'épaule gauche et une deuxième balle le met à nouveau à genoux. Furieux alors, il se retourne et me charge, mais on partie distraite par les hommes de la caravane qui crient et gesticulent, il ne va pas très vite. Tout en battant rapidement en retraite, j'ai rechargé mon arme et je fais tête. Me voyant me retourner, le rhinocéros fait aussi demi-tour emportant une troisième balle et il disparaît en titubant. Quatre hommes partent à sa poursuite.

Poussant un peu plus loin avec nos boys, nous voyons bientôt une petite famille de ces pachydermes. Le mâle fuit en nous apercevant, abandonnant sa femelle et un bébé de la hauteur d'un âne. Ayant pu nous approcher à une vingtaine de mètres, cachés par de petits arbustes, la balle de Gautier frappe le petit à l'épaule et la mère reçoit au même endroit deux balles de calibre 8 ; une nappe de sang s'échappe des blessures et les deux rhinocéros partent au petit trot pour disparaître bientôt. Après un quart d'heure de marche nous les revoions arrêtés au milieu d'une brousse très courte. Le petit chancelle, la mère est immobile. Une trentaine de mètres nous séparent : Gautier, d'une balle dans la tête, jette à bas le petit et la mère reçoit en même temps un troisième projectile ; mais loin de s'occuper de sa progéniture elle fuit au galop, ruiselante de sang.

Dimanche 7 octobre. — Partis de Boura avec une ample provision d'eau, nous arrivons le 13 à Rebaï après avoir traversé un pays absolument desséché. Assis sous les cocotiers et attendant la caravane que nous avions précédée, nous entendons soudain de nombreux coups de fusil.

Bientôt, un homme arrive courant, essouffé et nous dit : « Y en a quatre morts. » Ces quatre morts se réduisent heureusement à deux blessés que nous voyons arriver soutenus chacun par deux hommes.

Tandis que je suis occupé à extraire les projectiles avec un davier, n'ayant pas d'autre instrument, Gautier va demander du secours à la Mission protestante anglaise. Un des Révérends arrive bientôt. N'ayant pas eu l'honneur d'être présenté à ce gentleman, je m'entends dire simplement : « Ah ! c'est un noir. — Vous le voyez, dis-je. — Oh ! il ne faut pas vous émouvoir pour cela, ça arrive tous les huit jours. Bonsoir ! »

Le soir même nous étions à Mombaz et les blessés trouvaient des soins à l'hôpital anglais.

De retour à Zanzibar le 20 octobre, nous pouvions inscrire sur nos carnets de chasse 476 pièces, dont 3 rhinocéros, 5 hippopotames, 1 léopard, 33 zèbres et 126 grandes antilopes.

Quelques jours après nous nous séparions, Gautier continuait sur Madagascar et je rentrais en France, dans le courant de novembre.

Depuis 1894 l'*Imperial British East Africa Company* a vécu, et le chemin de fer, partant de Mombaz, va actuellement jusqu'à hauteur de Boura, soit un parcours d'environ 250 kilomètres.

L'assassinat du D^r Lent a été vengé. Sina, le sultan de Kibocho est mort ; le soir même du jour de son décès les Allemands du fort de Motchi pénétrant dans la boma, y trouvaient 150 barils de poudre, un millier de fusils Spencer, Sneider et Winchester, et reconnaissent comme successeur du tyran, son fils, l'« idiot ».

Les Massaï qui avaient voulu nous massacrer ont été exterminés par les Allemands. Nos deux porteurs blessés se sont tirés d'affaire ; le plus gravement touché, un musulman, s'est converti et a reçu le baptême. Après avoir épousé une des jeunes filles élevées à la Mission de Bagamoyo, il a été s'établir à la Mission de Kiloma.

Enfin, à la mort de Mohammed Ben Thuén, les Anglais ont bombardé le palais pour en chasser Saïd Kalid, héritier légitime, et ont reconnu Saïd Hamoud Ben Mohammed comme sultan de Zanzibar.

JOSEPH CHANEL.



M. GAUTIER VENANT DE TUEUR UN JEUNE RHINOCÉROS (PAGE 413). — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.